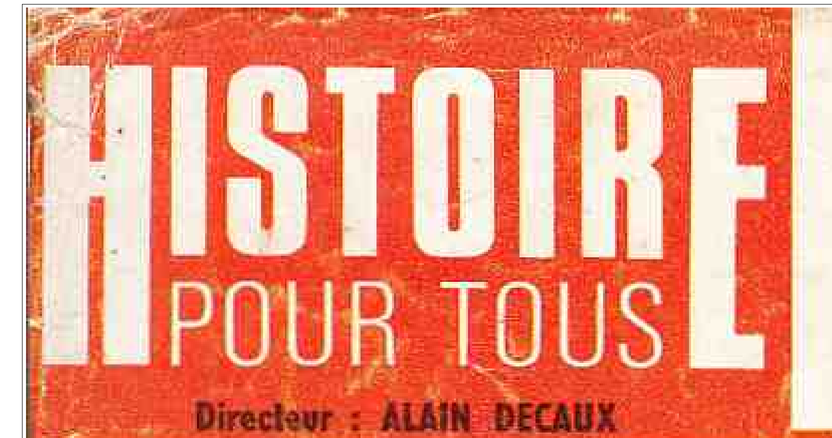


N° 90 — Octobre 1967 — 2 F

La division SS Das Reich



Ullstein

LA DIVISION SS "DAS REICH"

DOSSIER N°90

textes réunis et présentés par LOUIS SAUREL

NÉE en 1939, après la campagne de Pologne, la division S.S. motorisée Das Reich *est surtout connue en France depuis 1944. Elle devint, en effet, tristement célèbre par les pendaisons en masse effectuées à Tulle, le 9 juin 1944, et surtout par l'horrible massacre de toute la population de la petite ville d'Oradour-sur-Glane, village du Limousin, qui eut lieu le lendemain. Seuls cinq hommes, un enfant et une femme survécurent à cette abominable boucherie, préparée à l'avance et exécutée de sang-froid.*

Ecrivant pour des lecteurs français, c'est surtout de cette époque que je parlerai. Voulant cependant donner une vue d'ensemble de ce que fut la division Das Reich, *j'exposerai brièvement ce qui précéda et suivit pour cette unité la période de la libération de notre pays.*

Une question se pose à l'historien qui étudie impartialement l'histoire de cette division. Comment des hommes, qui se sont battus si bravement en Russie, en Normandie, au cours de la bataille de Saint-Lô, puis dans les Ardennes, lors de l'ultime offensive d'Hitler, ont-ils pu avoir le comportement qu'ils ont eu à Oradour ? Pas un soldat n'eut un mouvement de pitié pour les femmes et les enfants qu'ils allaient froidement massacrer. Comment ces hommes jeunes ont-ils pu rire et plaisanter un moment avant de fusiller des hommes dans les granges ?

L'emprise de la discipline ne suffit pas à expliquer une pareille insensibilité. Le nazisme et la formation morale des S.S. ont, sans nul doute, contribué à déshumaniser ces soldats. Mais cette explication est-elle suffisante ?

Textes, témoignages et paroles de

JEAN-MARIE GARRAUD : La Tragédie d'Oradour. (*Historia, n° 43, juin 1950.*)

JACQUES DELARUE : Comment mourut Oradour. (*Miroir de l'Histoire, n° 90 et 95, juin et novembre 1957.*)

ROBERT ARON : Histoire de la libération de la France. (*Fayard, Paris, 1959.*)

HENRI MICHEL : Histoire de la Résistance en France. (*Presses Universitaires de France, Paris, 1962.*)

REMY : Les balcons de Tulle. (*Presses de la Cité, Paris, 1963.*)

LOTHAR VAN GREELEN : Waffen S.S. au combat, 1944-1945. Traduit de l'allemand par G. Lévy. (*France-Empire, Paris, 1965.*)

ALAN CLARK : La Guerre à l'Est, 1941-1945. Traduit de l'anglais par René Marie. (*Robert Laffont, Paris, 1966.*)

GEORGE H. STEIN : La Waffen S.S. Traduit de l'anglais par Jacques Brecard. (*Stock, Paris, 1966.*)

REIMUND SCHNOBEL : Le Dossier des S.S. Traduit de l'allemand par René Jouan. (*Librairie académique Perrin, Paris, 1967.*)

Paroles d'Adolf Hitler, du maréchal von Manstein, du colonel Bouty, de l'abbé Espinasse, du lieutenant de la Gestapo Emil Walter, du capitaine Kowatch, du préfet Trouillé, du docteur de Chammard, de Mme Vieilleford, du docteur Desourteaux et du commandant Dickmann.

I - LA DIVISION DAS REICH JUSQU'EN JUIN 1944 (1939-1944)

La division Das Reich **est issue des** S.S. Verfügungs Truppe **(formations S.S. d'action) ou S.S.-V.T. Il importe donc, pour que le lecteur connaisse les origines de la division** Das Reich, **qu'il sache ce qu'étaient les S.S.-V.T.**

ORIGINE DES S.S. VERFUGUNGS TRUPPE (1930-1935)

En 1930, le général-comte von der Schulenburg, ancien chef d'état-major du groupe d'armées Deutscher Kronprinz **durant la guerre de 1914-1918, remit à l'Office de Défense du parti national-socialiste un projet de création d'une petite troupe d'élite très mobile.**

Dans l'esprit de cet officier de carrière, le haut commandement allemand devait pouvoir, à tout instant, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix, disposer d'une troupe expérimentée, prête à toute épreuve. Cette formation d'élite serait recrutée par sélection et formée tout autre-

En page précédente : Soldats de la division " Das Reich " sur le front de l'Est.

ment que les autres unités allemandes.

Le comte von der Schulenbourg mourut avant que son projet fût mis à exécution. Mais son plan fut réalisé par Hitler. Le 16 mars 1935, quand le Führer, au mépris du traité de Versailles, rétablit le service militaire obligatoire et annonça la création prochaine d'une armée composée de 12 corps et de 36 divisions, la S.S. Verfügungs Truppe **reçut le statut d'une formation militaire du Reich : à partir de cette date, le service dans les S.S.-V.T. compta comme service militaire.**

LA FORMATION DES S.S.-V.T.

La S.S. Verfügungs Truppe **n'accepte que des volontaires et l'engagement minimum est de quatre ans. La sélection est très sévère, afin de n'avoir que des hommes d'une trempe éprouvée : en outre, l'instruction est très dure.**

Les premiers cours de formation pour officiers de S.S.-V.T. débutaient dans les écoles de cadets de Bad Tölz et de Brunswick sous le contrôle du commandant de l'École Militaire de l'Armée de Mu-h, **dit Lothar van Greelen.** Les cours, comme ceux qui devaient suivre, étaient orientés selon les programmes arrêtés pour l'armée et le complément de formation était donné dans ses écoles de spécialité. Les grades n'étaient attribués que si l'aptitude correspondante avait été reconnue dans les Écoles de l'Armée blindée, des Transmissions, de l'Artillerie, etc..., et placés sur un pied d'entière égalité dans l'armée et dans la S.S.-V.T.

Les S.S.-V.T. étaient bien distincts des S.S. proprement dits et des S.S. Totenkopfverbände **(S.S. à tête de mort).**

Le Bulletin Officiel **de l'armée, au cours des années 1935-1938, indiqua nettement que la S.S.-V.T. faisait « partie intégrante des forces armées allemandes ».**

Un ordre de l'O.K.W., postérieur au 17 août 1938, devait d'ailleurs préciser :

« Les corps de troupe de la S.S.-V.T. dont l'intégration dans l'armée est prévue dès la mobilisation, sont subordonnés avec effet immédiat au commandant en chef de l'Armée. »



Ullstein.

Friedrich von der Schulenburg : un précurseur.

LE GÉNÉRAL PAUL HAUSSER

En 1936, le général de division Paul Hausser, qui vient de la Reischwehr et qui a commandé l'École des Cadres S.S. de Brunswick, est placé à la tête de l'inspection de la S.S.-V.T. C'est lui qui, d'une part, va former la S.S. Verfügungs Truppe, **et qui, d'autre part, après la campagne de Pologne de septembre 1939, commandera la nouvelle division, qu'on appellera plus tard la division** Das Reich.

Sur le rôle du général Hausser dans la formation de la S.S.-V.T., voici l'opinion d'un Autrichien, engagé à seize ans dans les Waffen S.S., **Lothar van Greelen. Précisons toutefois que cet écrivain, qui se battit bravement dans ces unités en 1944 et en 1945, ce qui lui valut les Croix de Fer de 1re et de 2e classe, opta pour l'Allemagne après la guerre et prit, passionnément, la défense des** Waffen S.S. **Son jugement n'est peut-être pas entièrement impartial. C'est ainsi que, dans son livre,** Waffen S.S. au combat, **van Greelen refuse obstinément d'admettre que le sinistre renom de ces unités est amplement justifié.**

Voici maintenant l'appréciation de van Greelen sur Paul Hausser :

Il imposait partout et à tous les exigences les plus sévères et récoltait néanmoins l'affection de ses subordonnés; il était pour les officiers, sous-officiers et soldats des Waffen S.S. la personnification



Devant Taganrog.



Ullstein.

de l'officier et du commandant exemplaire .

FORMATION DE LA FUTURE DIVISION « DAS REICH »

Au cours de la campagne de Pologne de septembre 1939, les unités de la S.S.-V.T. se distinguèrent par leur courage. A l'issue de cette campagne, **le général Hausser forma avec les régiments** d'infanterie Deutschland, Germania et Der Führer **une division motorisée S.S., qui devait** successivement **prendre les** noms de Verfugungsdivision, Deutschland, Reich et, plus tard, Das Reich.

La division Das Reich **prit part à la campagne de France. Quand celle-ci fut terminée, cette division demeura dans notre pays. En théorie, c'était pour préparer l'invasion de l'Angleterre (« Opération Lion de Mer »). Mais cette comédie ne trompa qu'une partie des hommes de la division : depuis le 18 décembre 1940, Hitler préparait, en effet, l' « Opération Barbarossa », c'est-à-dire l'invasion de l'U.R.S.S.**

LA DIVISION « DAS REICH » DURANT LA CAMPAGNE CONTRE LA YOUGOSLAVIE
(avril 1941)

Au mois de mars 1941, la division Das Reich **se trouvait à Vesoul. Le 28 mars, elle reçut l'ordre de quitter cette ville pour se rendre à Temesvar, dans le sud-ouest de la Roumanie, afin de prendre part à la campagne contre la Yougoslavie.**

Cette marche rapide donna lieu à maints incidents dramatiques entre des unités ordinaires de l'armée allemande et la division S.S. Ces incidents furent si graves que le maréchal von Brauchitsch, commandant en chef de l'Armée, se plaignit auprès d'Himmler des façons d'agir de la division Das Reich. **Voici d'ailleurs comment** George H. Stein **relate cette affaire :**

Pour diverses raisons..., la division S.S. éprouva des difficultés pendant cette marche forcée : embouteillages provoqués par la très longue colonne, pannes d'essence ou ennuis mécaniques, et surtout extrême lenteur de véhicules surchargés dans des routes montagneuses à forte pente, etc. Les orgueilleuses troupes S.S. furent vexées de voir des convois mieux organisés par les services expérimentés de l'Armée doubler leurs colonnes embarrassées. Ainsi en fut-il du nouveau 11e régiment S.S. d'infanterie (ex « Totenkopfstandarte »), extrêmement inexpérimenté en matière de longs déplacements sur la route. Il était commandé par un jeune officier arrogant et irascible. Quand sa lente colonne fut rattrapée et dépassée par une unité motorisée de l'Armée progressant à vive allure, le commandant S.S. arrêta le convoi de l'Armée et lui interdit d'avancer tant que ses propres véhicules n'auraient pas achevé de franchir certain passage étroit. Devant les protestations indignées de son collègue de la Wehrmacht, le chef S.S. fit placer des mines devant les roues du premier véhicule de l'autre colonne, ainsi qu'une escouade armée ayant ordre de faire sauter les mines en cas d'avance de l'engin.


Ullstein.
Sur le front de l'Est.

Au cours de la campagne d'avril 1941, la division Das Reich **ne se livra pas uniquement à de tels... « exploits ». Une avant-garde, lancée par cette unité, parvint devant Belgrade. Ecrasée sous les bombes, la capitale de la Yougoslavie fut contrainte de capituler, le 13 avril. Et ce fut au capitaine Klingenberg, de la division** Das Reich, **que Belgrade se rendit.**

LA DIVISION « DAS REICH » AU COURS DE LA CAMPAGNE DE RUSSIE
(juin 1941 - avril 1944)

Au début de cette campagne, en 1941, la division Das Reich **fait partie du groupe d'armées Centre.**

Il importe ici d'ouvrir une parenthèse idéologique. Le régime nazi avait enseigné aux S.S. que le Slave était un sous-homme (Untermensch). **Ce racisme va avoir des conséquences incalculables au cours de la lutte qui s'engage.**

Rien d'étonnant par conséquent à ce que, pour les soldats de la Waffen S.S., encore plus endoctrinés idéologiquement que ceux de la Wehrmacht, le combat contre l'Armée rouge ait été une guerre sainte, une croisade contre le Bolchevisme et contre des individus de races inférieures, **dit George H. Stein.** Les divisions issues de la S.S. ont combattu durant toute la guerre et sur


B.D.I.C. - Photo Holzapfel.

Soldats de la division Das Reich faisant prisonniers des soldats russes.

tous les théâtres d'opérations sauf en Afrique; mais c'est au cours de la campagne de l'Est qu'elles ont lutté le plus longtemps, avec le plus d'ardeur et de la manière la plus fanatique. Et ce fut sur ces champs de bataille que les unités d'élite de la Waffen S.S. acquirent **la résolution farouche et impitoyable qui devint leur trait de caractère le plus distinctif** (1).

Les pertes subies par la division Das Reich **au cours de l'année 1941, en U.R.S.S., furent très importantes. A la mi-novembre 1941, cette division avait perdu 60 % de ses effectifs, dont 40 % de ses officiers.**

Elle participa à l'offensive contre Moscou et effectua une des plus profondes « pénétrations en territoire soviétique enregistrées au cours de cette offensive ». Durant la contre-offensive russe qui suivit, elle tenta d'exécuter à la lettre l'ordre d'Hitler : n'effectuer aucun repli. Ces nouvelles pertes, ajoutées aux précédentes, formèrent, le 10 février 1942, un total de 10.690 hommes, sans compter les officiers.

Quand la contre-offensive russe fut stoppée, la Waffen S.S. avait, dans son ensemble, perdu 43.000 hommes. Ce fut l'ampleur des pertes subies qui décida les dirigeants de la S.S. (S.S. Führungshauptamt) **à faire appel à des « volontaires » étrangers : d'abord des Allemands « ethniques » (c'est-à-dire c o n s i d é r é s comme de race allemande)(1) des pays étrangers : Yougoslavie, Hongrie, Roumanie, Slovaquie...; puis de véritables étrangers tels que des Lettons, des Esthoniens, des Turkmènes, des Français, des Hollandais, des Danois...**

Au cours de l'année 1942 et selon la demande du général Hausser, la division Das Reich **est pourvue de chars et renforcée. En outre, cette division et les trois premières autres sont groupées sous le commandement d'un quartier général du corps d'armée S.S.** (S.S. General-Kommando), **à la tête duquel est placé Paul Hausser.**

(1) Souligné par nous.

LE « MIRACLE DU DONETZ » (21 février - 16 mars 1943)

En février 1943, après leur victoire à Stalingrad, les armées soviétiques poursuivent leur offensive. Elles franchissent le Donetz, s'emparent de Koursk et de Bielgorod, puis de Vorochilovgrad, de Rostov-sur-le-Don, de Kharkov... Mais l'avance russe qui, en certains **points, est de six cents kilomètres, a étiré les lignes de ravitaillement soviétiques.**

(1) Précisons que nombre de ces hommes considérés comme de race allemande par les nazis ne parlaient pas allemand.

En outre, beaucoup d'entre eux n'étaient nullement volontaires.

Le 21 février, sous la direction du général von Manstein, commence, dans le secteur de Kharkov, au nord, et de Krasnoïarsmeiskoïe, au sud, une manœuvre en tenaille, qui a pour but de contraindre les armées soviétiques à la retraite. Au sud, le général Hoth attaque en direction nord-ouest, tandis qu'au nord, les trois divisions du S.S. Panzerkorps, Leibstendarte Adolf Hitler, Das Reich **et** Totenkopf, **attaquent, le 23 février, en direction sud-est.**

Sous cette pression convergente, **dit Alan Clark,** les armées russes, épuisées, ne


Ullstein.

Le général SS Paul Hausser.

tardèrent pas à se désagréger et à se transformer en une masse confuse de petites unités retraitant individuellement vers l'est. L'apparition du Tigre, dont avaient été récemment dotées les divisions S.S. **(Das Reich** et **Gross Deutschland),** fut un nouveau coup pour le moral russe. Jusqu'alors, il n'y avait que le canon de 88 mm qui fût normalement capable de se mesurer avec un T 34 (1); mais il était très vulnérable, soit lors de sa mise en batterie, soit du fait qu'une fois « en position », il ne se déplaçait pratiquement plus. Maintenant, monté à l'intérieur d'une tourelle blindée et porté par des chenilles si larges qu'il pouvait naviguer à son aise sur des terrains que le T 34 hésitait à affronter, il marquait la fin d'une période où le char russe avait été, indiscutablement, le roi du champ de bataille.

Finalement, le 13 mars, les Russes sont obligés d'évacuer Kharkov, puis, le 16, Bielgorod. Cette victoire, dans laquelle la division Das Reich **a eu sa bonne part, a été surnommée par les Allemands le « Miracle du Donetz ».**

Très satisfait de son S.S. Panzerkorps, Hitler **déclara un jour :**

« Le **S.S. Panzerkorps** vaut, à lui seul, vingt divisions italiennes ».

A partir d'octobre 1943, les sept meilleures divisions de la Waffen S.S. ayant été, depuis longtemps, dotées de chars, seront appelées S.S. Panzerdivisionen. **Ce sont les divisions** Leibstandarte Adolf Hitler, Das Reich, Totenkopf, W i k i n g, Hohenstauffen, Frundsberg **et** Hitler Jugend. **Ces sept divisions seront vulgairement appelées la « brigade des pompiers », autrement dit les troupes qui vont éteindre l'incendie, quand le front s'est trop dangereusement embrasé.**

(1) Char lourd soviétique.

LA TROISIÈME OFFENSIVE D'HITLER SUR LE FRONT DE L'EST
(du 4 au 13 juillet 1943)

Le 4 juillet 1943, la Wehrmacht lance une troisième offensive sur le front de l'Est. Mais elle est bien différente des deux autres qui l'ont précédée : celles de juin 1941 et juin 1942. C'est sur un front étroit, **— moins de cinquante kilomètres de large —, que cinquante divisions allemandes, dont dix-sept blindées, vont attaquer le saillant de Koursk.**

C'est encore une attaque en tenaille. Deux pinces, une au nord de Koursk (les divisions de Model), une autre au sud (la IVe Armée blindée de Hoth) vont tenter de percer le front russe et de se refermer derrière Koursk.

C'est dans la IVe Armée de Hoth que se trouve la division Das Reich **ainsi que les deux autres divisions S.S.,** Leibstandarte et Totenkopf **Au bout de trois jours...**

... les trois divisions S.S. de Hausser avaient pénétré assez profondément en zone ennemie, mais... le général S.S. n'avait pas réussi à prendre le front russe de revers et par une action continue, **dit Alan Clark;** chacune de ses divisions avait réalisé « sa » petite percée, et s'efforçait, non sans grosses pertes, de pousser vers le nord sous de terribles tirs d'enfilade... Le 11, les S.S. **Das Reich** et **Leibstandarte** réussirent à opérer leur jonction, mais la S.S. **Totenkopf** était toujours isolée...

En fait, les divisions blindées allemandes sont écrasées par le tir de l'artillerie soviétique d'une étonnante densité. Le 13 juillet, Hitler ordonnera à Kluge et Manstein d'arrêter cette offensive, qui a abouti à un désastre : trois mille chars et quinze cents avions perdus !

Au cours des mois qui suivront, les armées allemandes ne livreront plus que des combats d é f e n s i f s. Le 17 août 1943, la division Das Reich **recevra ce témoignage de satisfaction du** maréchal von Manstein, **commandant le Groupe d'Armées Sud :**

« Par une attaque audacieuse et énergiquement menée le long du flanc ouest de l'Armée, la division a détruit une force ennemie considérable, et créé ainsi les conditions nécessaires à la poursuite d'autres opérations. J'adresse à la division et à ses officiers l'expression particulière de ma satisfaction. La division a été proposée pour une citation dans le communiqué de la Wehrmacht. »

Au début de l'année 1944, le gros de la division Das Reich **est envoyé dans le midi de la France pour se remettre en état : dans le Bordelais. En avril 1944, ce qui restait de cette division sur le front de l'Est rejoint en France le gros de cette unité.**

II - LES PENDAISONS DE TULLE
(9 juin 1944)

Le 7 juin 1944, la division Das Reich **remonte vers le front de Normandie. Mais elle a compté sans les résistants français, qui vont tout faire pour l'empêcher d'arriver sur ce théâtre d'opérations ou, tout au moins, pour ralentir énormément sa marche.**

Le 7 juin, la division S.S. se trouve près de Souillac. Sur-le-champ, des F.F.I. tentent de lui barrer la route.

A Souillac même, à Cressensac et le 9 juin devant le pont de Bretenaux sur la Dordogne, des patrouilles de F.F.I. se sacrifient pour retarder son avance, **dit Robert Aron** : il faudra quatre heures aux Allemands pour franchir

le passage du fleuve. « Das Reich », mettant en action ses mitrailleuses lourdes et ses mortiers, luttera de 6 h 30 du matin à 10 h 30 contre 28 F.F.I. dont 15 seront tués et 2 blessés.

L'ACTION DES SERVICES DE RENSEIGNEMENTS DU MAQUIS

Tandis que des maquisards, fusil au poing, retardent la marche de la division Das Reich, **les services de renseignements du maquis notent avec soin les mouvements des différentes colonnes de cette unité ennemie et les transmettent à Londres, afin que la R.A.F. puisse intervenir.**

Un de ces S.R. est dirigé par André Malraux (appelé colonel Berger dans la clandestinité). Le brillant écrivain de La Condition humaine **apprend ainsi que la division** Das Reich **s'est fractionnée en deux colonnes :**

1° Les éléments légers **se dirigent sur Limoges. Ce sont eux qui passeront par Tulle et par Oradour-sur-Glane.**

2° Les éléments lourds **se dirigent vers Périgueux. Ils doivent s'embarquer dans cette gare pour se rendre en Normandie.**

Malraux prévient non seulement Londres, mais aussi les maquis de Dordogne, auxquels il donne ses instructions :

... Il faut non seulement entraver le mouvement des éléments lourds, mais surtout, par des sabotages concertés, les amener à emprunter une voie ferrée à ligne unique, en direction d'Angoulême et de Poitiers, **dit Robert Aron.** Quand ils sont engagés sur ces rails sans retour ni déviation possible, Malraux, qui a une liaison avec Londres, fait prévenir la R.A.F. que « Das Reich » se dirige ainsi sans le savoir vers le fond d'un « entonnoir ». Heure par heure, Londres est prévenu des progrès de l'embarquement, puis de l'avance des trains. Si bien que les avions britanniques n'auront qu'à lâcher leurs bombes pendant 25 minutes sur la cible qu'on leur a soigneusement préparée.

Une opération aussi bien préparée donne, bien entendu, d'excellents résultats. Voici un compte rendu de témoins publié dans l'Histoire de la Libération de la France :

« Les voies sautent, les routes sont coupées, les roches dominant routes ou voies ferrées s'écroulent... les trains déraillent dans les tranchées..., bref l'élément principal de la Panzer piétine et perd encore six jours à Périgueux, autour de laquelle leurs patrouilles de chars tournent en rond pour desserrer l'étreinte que les F.F.I. de Dordogne sous les ordres de Martial resserrent chaque jour.

« Ils parviennent cependant à partir grâce à 1°) l'épuisement total des stocks d'explosifs du maquis, 2°) l'appui de trains blindés qu'ils organisent, et à s'embarquer à Périgueux et à Libourne avec un retard de plus de quinze jours qui leur sera fatal, car Londres prévenu fera bombarder les trains de tanks à Libourne, Angoulême et Poitiers. Et il n'arrivera en Normandie, avec un trop grand retard, que de rares blindés qui ne pourront pas redresser la situation... »

Le désastre subi par la division Das Reich **en Dordogne est tel que deux autres divisions blindées,** Gross-Deutschland et Goering, **n'osent pas s'aventurer dans cette province : elles la contournent.**

L'ATTAQUE DE TULLE PAR LES MAQUISARDS
(7 juin 1944)

Le 7 juin 1944, les Allemands qui occupent Tulle sont attaqués, à partir de quatre heures trente, par des maquisards de la Corrèze.

Des Allemands tiennent l'Ecole Normale de filles. L'immeuble est incendié. Les défenseurs de ce bâtiment sont tués ou se rendent. Sur leur reddition, Rémy **publie ce témoignage :**

« Ils sont sortis avec leur drapeau blanc, expliqua un jeune F.T.P. (1). Nous, on croyait qu'ils venaient se rendre, et on les a laissés s'avancer. Mais, quand ils ont été au milieu de la route, il y en a qui ont balancé des grenades. Alors on a tiré dans le tas ».

Ce combat a fait une quarantaine de morts parmi les troupes allemandes. Si, vers 17 heures, les maquisards sont les maîtres du centre et du haut de Tulle...

... patrouilles F.T.P. et patrouilles allemandes se succédaient sur le quai de Rigny, pareillement méfiantes, **dit Rémy.**

Précisons que le quai de Rigny se trouve le long de la rive nord de la Corrèze, dans le quartier ouest, proche de Souillac.

L'ENTRÉE EN SCÈNE DE LA DIVISION « DAS REICH »
(8 juin, au soir)

Dans la soirée du 8 juin, des coups de canon et des rafales de mitrailleuses sont perçues à Tulle. Ce sont des unités de la division Das Reich, **qui montent du sud vers la Normandie. Ces soldats ont été « harcelés par les volontaires de l'Armée secrète et rendus furieux par les pertes subies ».**

Y AURA-T-IL DES REPRÉSAILLES ?
(9 juin)

Dans la matinée du 9 juin, des S.S. arrêtent des milliers d'hommes, qu'on emmène en direction de Souillac. Le préfet, M. Trouillé, et son secrétaire général, M. Roche, sont emmenés en auto-mitrailleuse chez l'Hauptsturmführer **(capi-**

(1) Francs-tireurs et partisans. Nombre des membres de ces formations étaient d'idéologie communiste.

taine), qui occupe un petit appartement.

Véritable colosse, cet **Hauptsturmführer** ne porte pas plus d'une trentaine d'années, **dit Rémy.** On saura bientôt qu'il se nomme Kowatch et qu'il appartient au 2e bureau de la division **Das Reich.** Son visage rond est glabre et lisse.

Une conversation s'engage. Le préfet expose ce qui s'est passé à Tulle le 7 juin. Un moment plus tard, paraît un officier allemand. Kowatch salue l'arrivant avec déférence, puis les deux Allemands ont un bref entretien dans leur langue maternelle. Quand il est terminé...

— Le commandant allemand renonce à mettre à exécution sa décision d'incendier la ville et de fusiller trois mille otages, dit Kowatch.

— Il n'y aura donc aucune représaille ? demande M. Trouille qui n'en croit pas ses oreilles.

— Aucune.

— Mais tous ces hommes que nous avons vus en venant et qui sont arrêtés depuis ce matin...

— Ils seront libérés après vérification de leurs papiers. Voilà un avis qu'il faut faire connaître à la population. Nous voulons que la ville reprenne sa vie normale.

— Nous pouvons donc nous retirer ?

— Oui.

A pied, doutant encore des paroles qu'ils viennent d'entendre, le préfet et son secrétaire général regagnent la préfecture.

LE TRI DES FUTURES VICTIMES

Cependant des centaines d'hommes ont été conduits à la manufacture d'armes, dont les abords sont gardés par des chars d'assaut. D'instant en instant, de nouveaux groupes de captifs arrivent sur la place de Souillac. Puis, en colonne par six, tous ces hommes pénètrent dans la manufacture.

Le colonel Bouty, président de la délégation de Tulle, exerce les fonctions de maire. Il voit soudain entrer dans son bureau le Hauptsturmführer **Kowatch, accompagné du chef de cabinet du préfet, M. Torrès. Le capitaine S.S. ordonne aussitôt aux deux Français de le suivre et se rend dans la manufacture.**

Un tri a commencé. Les Allemands examinent avec soin les papiers des détenus, puis enjoignent aux captifs d'aller dans tel ou tel groupe. Près de l'entrée de la manufacture, des hommes ainsi triés composent un détachement sur lequel des S.S. veillent avec soin.

Survient le colonel Bouty, **accompagné d'un officier allemand à la stature de colosse. Aussitôt, il crie :**

— Les vieux ! Les docteurs ! Les pharmaciens ! Sortez des rangs ! Et aussi **les** employés de la préfecture ! Les employés de la mairie ! Les agents des P.T.T. ! Les employés du gaz ! Les électriciens, les chefs d'atelier, sous-chefs, agents de maîtrise de la manufacture !... »

Il continue durant un moment son énumération. Et brusquement, par suite d'un incident, la foule de non-appelés va comprendre le sens de ce choix.

— La Trésorerie générale !... Les employés des Pompes funèbres !

Le S.S. éclate de rire, **dit Remy.**

— Ah ! oui, approuva-t-il. Les employés des Pompes funèbres, venez. Vous allez avoir du travail !

Les hommes ainsi sauvés sont formés en colonne, comptés, puis le colonel Bouty **leur déclare :**

— Vous allez partir. Des laissez-passer vous seront délivrés à la **Kommandantur** pour vous permettre d'accomplir votre travail. Je réponds sur ma tête de votre bonne conduite. Si l'un d'entre vous porte les armes contre les forces d'occupation, je serai fusillé.

Quelques minutes plus tard, la colonne des hommes sauvés de la mort quitte la manufacture. Il est midi. Dans la cour de l'établissement, il reste environ six cents hommes.

Sur la place de Souillac, voisine de la manufacture d'armes, des cordes pendent maintenant aux balcons, au-dessus d'échelles et d'escabeaux. Il est impossible à ceux qui voient ces prépa-



B.D.I.C. - Holzapfel.

Éléments blindés allemands dans la région de Kharkov.

ratifs, de ne pas comprendre ce qui va se passer

Cependant, le docteur de Chammard, chirurgien de l'hôpital, veut se rendre à sa clinique. Sa femme, inquiète, refuse de le laisser sortir seul. Elle met à sa manche son brassard de la Croix-Rouge et part avec lui. Au carrefour proche de la gare, des soldats allemands les arrêtent. Rémy a retranscrit le dialogue suivant :

— Pâpirrz !

— Voilà. C'est mon Ausweiss (1). Ma femme est infirmière.

— Vous, hôpital ?

— Oui.

— Fermez fenêtre. Pas sortir. Grosse opération.

— Quelle opération ?

Le soldat qui a parlé consulte sa montre.

— Grosse opération, répète-t-il. Pas bouger jusqu'à 4 heures.

— Mais de quoi parlez-vous ?

L'Allemand ne répond pas.

Intrigué et inquiet, le docteur de Chammard se demande ce que veulent dire les paroles du soldat.

« Grosse opération..., murmure-t-il. Ils viennent de faire annoncer qu'il n'y aurait pas de représaille ! »

L'AFFICHE DU COMMANDANT DE LA DIVISION DAS REICH

Il est midi et demi. Depuis plus d'une demi-heure, on colle , çà et là, dans la ville de Tulle, une affiche qu'un officier S.S. a fait composer en hâte dans une imprimerie de la rue Tour-de-Maïs. La voici :

Citoyens de Tulle !

Quarante soldats allemands ont été assassinés de la façon la plus abominable par les bandes communistes. La population paisible a subi la terreur. Les autorités militaires ne désirent que l'ordre et la tranquillité. La population loyale de la ville le désire également. La façon affreuse et lâche avec laquelle les soldats allemands ont été tués prouve que les éléments du communisme destructeur sont à l'œuvre. Il est fort regrettable qu'il y ait eu aussi des agents de police ou des gendarmes français qui, en abandonnant leur poste, n'ont pas suivi la consigne donnée et ont fait cause commune avec les communistes.

Pour les maquis et ceux qui les aident, il n'y a qu'une peine, le supplice de la pendaison. Ils ne connaissent pas le combat ouvert, ils n'ont pas le sentiment de l'honneur. Quarante soldats allemands ont été assassinés par le maquis. Cent vingt maquis ou leurs complices seront pendus. Leurs corps seront jetés dans le fleuve.

A l'avenir, pour chaque soldat allemand qui sera blessé, trois maquis seront pendus. Pour chaque soldat qui sera assassiné, dix maquis ou un nombre égal de leurs complices seront pendus également.

J'exige la collaboration loyale de la population civile pour combattre efficacement l'ennemi commun, les bandes communistes.

Tulle, le 9 juin 1944.

Le général commandant
les troupes allemandes.



Le général Lammerding.

C'est le S.S. Obergruppenführer **(général de corps d'armée) Heinz Bernhardt Lammerding, commandant, depuis un mois, la division Das Reich, qui a rédigé ce texte d'un français douteux. Il est âgé de quarante-cinq ans.**

Qui va maintenant choisir, parmi les six cents détenus qui demeurent dans la manufacture d'armes, les cent vingt hommes à pendre ?

LE CHOIX DES CONDAMNÉS A MORT

C'est un officier « affublé d'une capote trop large pour son corps efflanqué..., (qui) laisse voir un col de chemise rayé, dépourvu de cravate, raconte Rémy. **Le dos voûté au point de paraître bossu », les mains marquées de brûlures récentes, tête nue, ce lieutenant interprète, membre de la Gestapo, constitue un inquiétant personnage. Il se nomme** Emil Walter.

Interrogé par l'abbé Espinasse, aumônier du lycée et détenu, lui aussi, dans la cour de la manufacture, il fait des aveux d'une franchise désarmante :

« J'ai fait mes études de pharmacie. Le séminaire m'a tenté. Ma tâche me dégoûte.

— Pourquoi êtes-vous entré dans la Gestapo ? **demande l'abbé Espinasse.**

— Je ne voulais pas être envoyé en Russie ».

La façon dont cet Ober-sturmführer choisit les condamnés à mort est souvent du domaine de la pure fantaisie. Jugez-en. Voici quelques bribes d'interrogatoire des jeunes gens se trouvant dans la cour de la manufacture d'armes.

« Levez la tête. Regardez-moi. Comme ça. Vous êtes mal rasé. Pourquoi ?

— Je n'ai pas eu le temps de le faire, monsieur.

— Non.

— Si, je vous assure. On m'a emmené si vite, ce matin...

— Non. Cela veut dire que vous êtes du maquis.

— Mais non ! Je vous jure

(1) Laissez-passer.

que je n'ai pas bougé de chez moi !

— Allez de l'autre côté.

— Pardon ?

— Vous ne comprenez pas le français ? De l'autre côté, j'ai dit.

L'autre côté, c'est le groupe des prisonniers sévèrement gardé par des S.S., c'est-à-dire les hommes condamnés à mort. Emil Walter s'adresse maintenant à un autre captif.

« Et vous ? Regardez vos souliers !

— Mes souliers !

— Oui. Pourquoi ne sont-ils pas cirés ?

— Je...

— Maquis !

— Non, monsieur, j'ai à peine eu le temps de m'habiller ce matin !

— Maquis. Allez de l'autre côté.

L'adjudant allemand chargé de veiller sur le groupe des condamnés fait mettre ces malheureux en rang par trois; puis il les compte, les recompte. Enfin, il demande les noms de ces hommes, qu'un soldat inscrit sur un carnet. Il n'y a que soixante noms et il en faut cent vingt.

A trois heures, le lieutenant de la Gestapo, que les détenus ont surnommé « le bossu » ou « le chacal », s'en va : il a trouvé les cent vingt hommes voués à la mort.

LES EXÉCUTIONS

Quand l'abbé Espinasse **voit que les condamnés vont bientôt être pendus, il s'approche du colonel Bouty et lui dit :**

« Mon colonel, je suis ici le seul prêtre de Tulle. Je voudrais aider les condamnés à bien mourir ».

Le président de la délégation de Tulle se dirige vers les officiers allemands et leur transmet la requête de l'abbé. D'un air impassible, le Sturmbannführer **(commandant) écoute la traduction en allemand de la demande du prêtre. Puis, sèchement, il répond en sa langue.** Rémy **rapporte la scène qui suit :**

— Le commandant demande à réfléchir, explique Bouty à l'abbé.

— Je n'ai pas l'intention de faire de discours ! insiste celui-ci. Je vous en prie, mon colonel, dites-lui que je serai bref.

L'air fermé et dur, le S.S. écoute la traduction qui lui est faite des paroles du prêtre.

— Si ce doit être court, dit-il, j'accorde.

Un instant plus tard, un sous-officier de la Feldgendarmerie (1) se trouvant derrière le garage de bicyclettes, près du groupe des condamnés, lit, un à un, dix noms sur un carnet. Des S.S. aux visages d'enfants encadrent, baïonnette au canon, ces premiers hommes qui vont mourir. L'abbé Espinasse leur dit quelques mots, les bénit, puis commence la marche au supplice. Les condamnés, les mains liées derrière le dos, sortent de la manufacture, puis traversent la place de Souillac.

Rue du Pont-Neuf, dit **Rémy,** un soldat aide le premier à gravir les barreaux d'une échelle posée contre le mur, et monte lui-même sur un escabeau mis sur le trottoir, où demeure un autre soldat. Debout sur l'escabeau, le S.S. passe le nœud coulant de la corde accrochée à la rampe de fer d'un modeste balcon autour du cou de l'homme qu'il a aidé. Sur un signe qu'il fait, son camarade tire brusquement l'échelle. Le pendu tombe comme une masse.

On passe au suivant, dont la chute est accompagnée d'horribles spasmes. Le soldat resté sur le trottoir se sert de l'échelle pour asséner de grands coups sur le supplicié qui bientôt ne bouge plus...

Un drame horrible a lieu soudain. Une mère, Mme **Vieillefond, est sans nouvelles de son fils. Derrière les volets fermés de sa chambre, la malheureuse, folle d'inquié-**

Citoyens de Tulle !

Quarante soldats allemands ont été assassinés de la façon la plus abominable par les bandes communistes. La population paisible a subi la terreur. Les autorités militaires ne désirent que l'ordre et la tranquillité. La population loyale de la ville le désire également. La façon affreuse et lâche avec laquelle les soldats allemands ont été tués, prouve que les éléments du communisme destructeur sont à l'œuvre. Il est fort regrettable qu'il y ait eu aussi des agents de police ou des gendarmes français qui, en abandonnant leur poste, n'ont pas suivi la consigne donnée et ont fait cause commune avec les communistes.

Pour les maquis et ceux qui les aident, il n'y a qu'une peine, le supplice de la pendaison. Ils ne connaissent pas le combat ouvert, ils n'ont pas le sentiment de l'honneur. 40 soldats allemands ont été assassinés par le maquis. 120 maquis ou leurs complices seront pendus. Leurs corps seront jetés dans le fleuve.

A l'avenir, pour chaque soldat allemand qui sera blessé, trois maquis seront pendus ; pour chaque soldat allemand qui sera assassiné, dix maquis ou un nombre égal de leurs complices seront pendus également.

J'exige la collaboration loyale de la population civile pour combattre efficacement l'ennemi commun, les bandes communistes.

Tulle, le 9 Juin 1944.

Le Général commandant les Troupes allemandes.

B.D.I.C. - Holzapfel.

L'affiche qui annonça les pendaisons de Tulle.

(1) Gendarmerie qui accompagne les armées en campagne.

tude, se tient cachée. Tout à coup, elle aperçoit son fils qu'on pousse vers une échelle.

« Mon Jean ! crie-t-elle. Mon Jean !

— Maman ! répond le jeune homme.

La pauvre femme se rue vers l'escalier, descend en hâte les marches, ouvre la porte qui donne sur la rue... Des coups de crosse l'accueillent. Son fils, d'ailleurs, est déjà mort.

Quand survient un nouveau groupe de condamnés, un Français tente brusquement d'échapper à la mort. Bousculant ses gardiens, il court jusqu'au pont, saute dans le vide... Des balles criblent son corps déjà sans vie : le malheureux s'est écrasé sur le lit caillouteux de la Corrèze.

On arrive enfin au dernier groupe de condamnés : il comprend treize hommes. S'adressant à l'adjudant S.S. qui veille sur les condamnés, l'abbé Espinasse **lui dit :**

« Pourquoi treize, alors qu'il n'y avait que dix hommes dans tous les autres ? »

Le Feldwebel **semble gêné. Alors le prêtre s'éloigne de quelques pas, afin que l'Allemand puisse faire choix de ceux qu'il sauvera.**

Comme passe un très jeune soldat allemand porteur d'un ordre, un des treize condamnés s'adresse à lui, tente de le convaincre d'aller demander sa grâce au lieutenant de la Gestapo.

L'air bouleversé, le soldat le prend par le bras et le conduit devant Walter, qui acquiesce d'un signe de tête, **dit Rémy.** Alors les deux adolescents, l'un casqué, botté, en armes, et l'autre en vêtement de travail, s'étreignent en pleurant. L'abbé Espinasse s'approche de Walter, qui semble ému.

— Ce que ce soldat vient de faire ne doit pas vous étonner, dit Walter comme pour excuser son geste. C'est un Alsacien.

Deux autres hommes ont pu être retirés du groupe des derniers condamnés. Comme il n'y a pas eu de contrôle, on a pendu cent otages au lieu de cent vingt. Mais quel effroyable spectacle, sur la place de Souillac, où, près des pendus, immobiles sous les balcons, des S.S. joyeux boivent des bouteilles de vin volées dans des caves ou dans des épiceries !

III - LE MASSACRE D'ORADOUR-SUR-GLANE (10 juin 1944)

L'ENLÈVEMENT DU STURMBANNFUHRER KEMPFE PAR LE MAQUIS
(9 juin 1944)


Keystone.

Les ruines d'Oradour

Le 9 juin 1944, peu après 17 h 30, deux compagnies du 3e bataillon du régiment Der Führer, **faisant partie de la division** Das Reich, **quittèrent Guéret pour se rendre à Limoges, où venaient d'arriver l'état-major et le gros de cette division.**

Ces deux compagnies, la **10e, commandée par l'**Obersturmführer **(lieutenant) Manz et la 11e, commandée par** l'Obersturmführer **Lang, étaient aux ordres du** Sturmbannführer **(commandant) Kempfe, chef du 3e bataillon. Cet officier se trouvait seul dans sa voiture, en tête de la colonne.**

Après avoir traversé la petite ville de Saint-Léonard-de-Noblat, Kempfe se trouva isolé de sa troupe, retardée dans cette cité. Un moment plus tard, une distance de trois kilomètres sépara le Sturmbannführer **de ses deux compagnies.**

Or, sur la route nationale 141, où se trouvait Kempfe, vint à passer, en sens inverse, une automobile à bord de laquelle étaient quatre maquisards. Le chef de cette petite troupe était le sergent Canou. A la vue de l'officier allemand, les F.F.I. obligèrent celui-ci à s'arrêter et le firent prisonnier; puis ils l'emmenèrent à Cheissoux.

Un instant plus tard, survint la colonne de S.S.

La voiture de Kempfe, les

portières ouvertes, le **moteur tournant encore**, était là, vide, au bord de la route, **raconte Jacques Delarue.** On s'arrêta, on appela Kempfe à tous les échos, puis on battit la campagne environnante, on fouilla le proche hameau de la Bussière, y fusillant deux habitants à tout hasard, toujours sans résultat. A minuit, il fallut se résoudre à repartir et à rejoindre Limoges sans Kempfe.

UN CONSEIL DE GUERRE TENU A SAINT-JUNIEN
(10 juin, au matin)

L'enlèvement de Kempfe frappa beaucoup l'état-major de la division Das Reich. **Kempfe était, en effet, considéré comme un officier de grande valeur, titulaire de la** Ritter Kreuz. **De plus, c'était un colosse d'un mètre quatre-vingt-dix. Qu'il ait disparu, sans qu'on ait entendu le bruit d'un coup de feu, parut à ces hommes quelque chose d'extraordinaire.**

Le 8 juin, en exécution du « Plan Vert » — paralysie du réseau ferroviaire français — les maquisards de la région de Saint-Junien avaient entrepris de rendre inutilisable la ligne de chemin de fer de Limoges-Angoulême. Pour cela, ils avaient d'abord déboulonné les rails se trouvant sur le viaduc qui franchit la Vienne. Puis, sur ce premier obstacle, ils avaient lancé une locomotive et quelques wagons étaient tombés dans la Vienne; mais la locomotive et son tender étaient restés couchés en travers du viaduc.

Malgré ce blocage, la circulation des voyageurs se poursuivit cependant : les trains s'arrêtaient des deux côtés de la vallée et les voyageurs faisaient à pied un parcours d'environ 1.500 m pour effectuer le transbordement. Dans la soirée du 8 juin...

... le train venant de Limoges amena un petit groupe d'une douzaine d'hommes de la Wehrmacht qui se rendaient à Angoulême, **raconte Jacques Delarue.** Pendant le transbordement des voyageurs, des F.F.I. qui se trouvaient là ouvrirent le feu sur eux, en tuant un et en blessant deux.

Cet incident, bientôt connu à l'état-major de la division Das Reich, **à Limoges, provoque aussitôt une réaction. Le 1**er **bataillon du régiment** Der Führer, **commandé par le** Sturmbannführer **Dickmann, est envoyé à Saint-Junien, où il fait son entrée, le 9 juin, à dix heures trente. Les S.S. vont-ils se livrer à de sanglantes représailles ? Ils hésitent et voici pourquoi :**

... les S.S. n'osèrent pas se livrer à des représailles disproportionnées, sur une ville de plus de 10.000 habitants, à population presque exclusivement ouvrière, dont on pouvait redouter que les réactions violentes viennent compliquer la situation, **dit Jacques Delarue.** Ou alors il eût fallu des représailles d'une ampleur telle qu'aucune réaction ne fût plus possible et on recula devant l'importance de Saint-Junien. Il fallait donc choisir un autre objectif et frapper un coup tel que la terreur vînt paralyser toute la région, jugée vraiment trop peu sûre. Calcul dérisoire et odieux, maladroit surtout, puisqu'il n'aboutit jamais qu'à l'inverse : dresser l'ensemble de la population.

Le 10 juin, au matin, un groupe de six hommes porteur des instructions du général Lammerding, chef de la division Das Reich, **arrivé à Limoges la veille, au soir, quitte cette ville pour se rendre à Saint-Junien. Ce groupe comprend le chef de la Gestapo de Limoges Kleist, l'interprète Patry, et quatre miliciens français.**

Durant plusieurs heures, ils vont tenir conseil, à l'hôtel de la Gare, avec Dickmann. Ainsi, c'est sur une table de café que va être décidé la destruction d'Oradour-sur-Glane et le massacre de ses habitants. A la fin de la matinée, les envoyés du général Lammerding repartent pour Limoges. Et, dès 13 h 30, un détachement de la 3e **compagnie du régiment** Der Führer **se met en route pour Oradour.**

ARRIVÉE DES S.S. A ORADOUR
(10 juin, 14 h 15)

Oradour-sur-Glane est un petit village du Limousin qui, jusqu'au 10 juin 1944, n'avait jamais fait parler de lui. La guerre même semblait se tenir à l'écart de ce hameau : les maquis les plus proches étaient à Blond et dans la forêt de Brigueuil.

Le samedi 10 juin, jour de la distribution du tabac, Oradour était plus animé que de coutume : les paysans des environs étaient venus toucher leur « décade ».

A 14 h 15, un convoi de camions allemands, arrivant par la route de Limoges, entra dans le village. Une partie de la colonne traversa Oradour et s'arrêta à sa sortie ouest. Sans inquiétude, les habitants regardèrent passer les soldats.

Mais, bien vite, la scène changea de caractère...

Les soldats sont descendus des camions, au bout du village, **dit Jacques Delarue,** et commencent à l'encercler, refoulant vers le centre du bourg les travailleurs des champs et tous ceux qui se trouvent sur la route. Le deuxième groupe, resté à Beaulieu, a pendant ce temps ramassé les habitants sur son chemin et les a également refoulés vers le bourg. Les quatre camions et le S.P.W (1) se sont arrêtés à l'entrée est du village sur la route de Limoges. Une voiture blindée a poussé une petite reconnaissance au nord et a ramassé quelques habitants. Au passage, ses occupants ont abattu sans un mot quelques hommes qui travaillaient dans les champs...

(1) Véhicules à chenilles (**Schutzenpanzerwagen**).

Le village est maintenant encerclé et les S.S. commencent à fouiller les maisons. A coups de crosse, ils poussent tous les habitants dehors en hurlant : « Heraus ! Heraus ! » (1).

Déjà les brutalités commencent, **raconte Jean-Marie Garraud** : Mme Binet, directrice de l'école, malade, est obligée de se lever et de sortir de sa chambre en pyjama. Un vieillard paralytique est tiré de son lit et porté à bras jusqu'au champ de foire, où affluent les autres habitants.

Dans les trois écoles, les S.S. ordonnent aux instituteurs et aux enfants de les suivre.

Les S.S. sont très calmes, **dit J.-M. Garraud.** Certains rient. Les enfants n'ont pas peur. Seul, un petit Lorrain, Roger Godfrin, âgé de neuf ans, dit à un de ses camarades : « Ce sont des Allemands... Ils vont nous faire du mal ! » Il se glisse vers la fenêtre et, profitant d'un moment d'inattention des soldats, il saute dans un jardin et se dissimule derrière un massif.

Quand le cortège des enfants quitte l'école, Roger Godfrin se sauve vers les bois voisins. Sa petite taille lui permet d'échapper aux sentinelles. Ce fut le seul enfant qui échappa au massacre d'Oradour.

L'INCENDIE DES GRANGES

A 15 heures, le rassemblement de la population est terminé. Les S.S. forment alors deux groupes : d'un côté, les femmes et les enfants; de l'autre, les hommes. Une dizaine de S.S. emmènent le premier groupe à l'église.

Dickmann fait alors sortir des rangs le maire, le docteur Desourteaux. Le commandant allemand lui ordonne de désigner cinquante otages. Le docteur Desourteaux **refuse et ajoute :**

« Je n'ai rien à reprocher à aucun de mes administrés. S'il vous faut des otages, prenez-moi avec toute ma famille. J'ai quatre grands fils.

— Beaucoup de charges ! ricane Dickman. Beaucoup de charges ! »

Un moment plus tard, le commandant allemand déclare qu'un dépôt d'armes a été signalé à Oradour. Il demande que tous les habitants qui ont des armes sortent des rangs. Plusieurs hommes sortent des rangs et disent qu'ils ont des fusils de chasse. Dickmann ne les écoute pas et dit qu'on va fouiller les maisons.

« Pour faciliter les opérations, dit un interprète, nous vous rassemblerons dans les granges ».

Par groupes de trente à soixante hommes, les habitants sont conduits dans des granges, des chais ou le garage Beaulieu. Les Allemands font adosser les captifs au mur du fond et placent, dehors, une mitrailleuse en batterie braquée vers eux. Dans la grange Laudy sont réunis trente-cinq hommes, dont cinq jeunes gens, le facteur Roby, le coiffeur Broussaudier, le cimentier Mathieu Borie, Hébras et Darthout. Ce sont les seuls qui échapperont au massacre.

Roby **a fait le récit suivant :**

« Ils [les S.S.] nous regardent. Ils ont à peine vingt ans. Ils rient entre eux et se distribuent des morceaux de sucre, qu'ils croquent... Soudain, un coup de feu retentit comme signal. Les S.S., en poussant des cris, se penchent sur leurs armes et tirent. Je me laisse tomber à plat-ventre. Des corps me recouvrent...

« ... Puis ils (les S.S.) entassent sur nous de la paille, des ridelles de charrette, des échelles, des fagots, et y mettent le feu... »

Par miracle, Roby parvient à se dégager et à fuir avec ses quatre compagnons. Mais tout le village est en feu maintenant.

LE MASSACRE DANS L'ÉGLISE

Dans l'église où sont enfermés les femmes et les enfants, deux S.S. apportent vers 16 heures une grande caisse emplie de grenades de verre contenant du liquide fumigène. L'un d'eux enflamme avec son briquet un des cordons blancs, qui dépassent.

Un instant plus tard, une violente explosion se produit. Une fumée noire, épaisse et suffocante, s'échappe de la caisse, envahit l'église. Une


Keystone.

L'arrivée, à la gare de Saint-Jean, à Bordeaux, des S.S. ayant participé au massacre d'Oradour.

(1) Dehors ! dehors !

terrible panique s'empare aussitôt des femmes et des enfants voués à la mort.

Il y a là 241 femmes et 202 enfants, **dit Jacques Delarue.** Tous se ruent vers les portes en hurlant, les bébés tombent, les voitures sont renversées, cette foule affolée piétine tout. La porte de la sacristie, fermée, cède sous la poussée, mais, à travers les vitraux, les S.S. tirent à la mitraillette.

Seule, une femme, Mme Rouffanche, sortira vivante de cet enfer ! Bien que frappée de quatre balles, elle parvient à fuir par la fenêtre de la sacristie.

Ce vaste crime, commis de sang-froid, fit plus de sept cents victimes. **On ne peut donner un total plus précis par suite d'affreuses circonstances, comme celle-ci que** cite Delarue :

On trouva, par exemple, le puits Picat empli de cadavres que l'on ne put extraire. Il fallu remplir le puits de chlorure de chaux. Cinquante-deux corps seulement ont été identifiés.

Or, savez-vous comment, dans son rapport quotidien, le régiment Der Führer **présenta le massacre d'Oradour ?**

Le S.S.-Pz-Gren. Reg. 4 « Der Führer » a poursuivi l'action de nettoyage dans le secteur 0, les 10 et 11-6-1944.

Le 10-6, à 13 h 30, I/S.S. « D F » a cerné Oradour. Après la fouille, le village a été incendié. Des munitions se trouvaient dans presque chaque maison (Extrait du livre de **Reimund Schnabel).**

Or, on n'avait trouvé de munitions nulle part !



Le procès des bourreaux d'Oradour (1953).

United Press.

CE QUE DEVINT LA DIVISION « DAS REICH »

Elle finit par parvenir en Normandie et prit part à la bataille de Saint-Lô, où elle se fit décimer. Dickmann et 60 % de l'effectif du 1er bataillon du régiment Der Führer **furent tués. La division elle-même subit de terribles pertes en Normandie. C'est ainsi que l'unité** Sturmgeschütz-Abteilung, **bataillon de chars-canon, fut presque entièrement détruite.**

En décembre 1944, les restes de la division Das Reich **prendront part à la célèbre offensive dans les Ardennes.** Puis cette division sera envoyée **en Hongrie pour tenter d'arrêter** l'offensive **russe. Quand s'acheva la guerre, des débris de la division** Das Reich **se trouvaient en Autriche et en Tchécoslovaquie.**

Et le général Lammerding, le responsable des massacres de Tulle et d'Oradour ?

Il s'était fixé à Düsseldorf où il vivait paisiblement, **dit J. Delarue;** puis, sa retraite étant connue, il a mystérieusement disparu.

SOLUTION DU JEU DU PERSONNAGE DU No 89 (Sept. 1967) : GAMBETTA

Léon Gambetta, né à Cahors en 1838, fit, à 30 ans, des débuts remarqués au cours du procès Delescluze. Il s'agissait d'une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire de Baudin, ce député téméraire qui se fit tuer sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, au matin du 2 décembre 1851.

L'heure de gloire sonna après le 4 septembre 1870, quand Gambetta monta dans la nacelle du ballon qui devait l'emmener de Paris à Tours. Ministre de l'Intérieur et de la Guerre, il s'engagea dans une carrière où s'allièrent la prudence et l'audace. Opportuniste dans les affaires sociales, il prononça, à propos de l'Alsace-Lorraine, ce mot célèbre : « Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ».

En 1879, après la démission de Mac-Mahon, Gambetta devint Président de la Chambre. Son règne dura trois ans. Il habitait, alors, l'ancienne demeure de Balzac à Ville-d'Avray, les Jardies. Le 27 novembre 1882, une blessure accidentelle réveilla, sans doute, une maladie latente, qui l'emporta en quelques jours. Rappelons, pour dissiper les énigmes, que l'autre nom du « chevalier aux pieds rouges », oiseau des marais, est le « gambette ».